

L'archaïsme de l'animal dans le savoir savant de la peinture.

Lors de sa première exposition en 2005 à la Villa Tamaris, la série des *Barques* et des grandes *Natures mortes* convoquait l'idée du paysage et, par là, l'idée d'un hors champ de l'œuvre. La série intermédiaire des « Cabanes », présentait des espaces fermés dans un espace ouvert. Pour cette exposition, la série des *Story Box*, s'intéresse à un espace « fermé »...

Le regard précédent qui ouvrait les bords du tableau, se concentre ici dans un lieu circonscrit : une boîte... Évocation de la perspective de la Renaissance, et de la *camera obscura* qui recueille les images de la réalité objective. Mais dans ces toiles les images se télescopent de façons incongrues, inobjectivées. Tout cet entremêlement à la polysémie débridée invite le spectateur à construire une pseudo narrativité. Nous découvrons dans cet espace Renaissant des incohérences. Les perspectives sont fausses, nulle convergence vers un point central, les ouvertures présentes sur chaque côté appartiennent à de multiples points de vue. Nous soulignerons cet anachronisme, cette équivocité, ces fausses pistes, ce que j'appellerais ces *ruptures*. Car *rupture* il y a ! Dans tous les tableaux de la série *Story Box*, la pénétration de l'image de l'animal est une incursion quasiment violente dans l'espace pictural qui est bousculé à plusieurs niveaux. Patrick Moquet connaît l'histoire de l'Art et plus particulièrement l'histoire de la peinture. L'animal, porteur d'archaïsme, viendrait-il ici déraisonner le savoir, fragiliser la rigidité du cultivé, remettre en cause l'incontournable maîtrise académique du « métier » de peintre, et tenter de rompre avec je ne sais quels liens ? L'animal jaillit de nulle part dans la toile, comme on lance un pavé dans la marre pour y faire des ronds, c'est à dire pour animer par une onde de choc une surface plane, immobile, une eau dormante. S'agit-il d'un état latent de la peinture qui interpelle l'artiste ? Car dans ses tableaux, il y a des références à l'histoire de l'Art, et à la Peinture, comme ces citations plus directes aux peintres (et quels peintres !), que sont Chardin, Goya, Courbet, Manet, Monet. Manifester par là, la présence d'un « dit » dans le tableau que l'artiste chercherait à dé-dire. Son Panthéon et son patrimoine référentiel, Moquet les exhume, et les exhibe, mais il leur envoie une horde de cerfs (il s'agit ici d'impalas), pour perturber les espaces plastiques et sémantiques conventionnels, lesquels animaux agitateurs deviennent à leur tour la proie et la cible : du peintre, assis à gauche (référence à Courbet en train de peindre *L'hallali du cerf*), qui le « capture » en le dessinant, et du personnage de droite qui semble lui tirer dessus. Dans *Story Box I, (Pêche, chasse, barbecue et autres divertissements)*, le poisson, à la bouche dévoratrice, opère de même, car il se retrouve empalé, embroché, prêt à être mangé, anéanti. L'ours blanc semble vouloir sortir d'un magma pâteux de peinture qui retient fermement ses

pattes arrière, il tourne le dos à la reprise du tableau *Femmes au jardin* de Monet situé à droite et porte un regard absent sur l'esquisse d'un nu dans un fauteuil qui, elle, justement, ne parle pas de peinture. Le caméléon *Story Box VII, (Indiscrétions)*, tourne sa tête vers un nu de dos de Courbet. Il ferme les yeux. Il sait que le référent artistique est « dans cette direction », mais il ne veut pas le voir. Le caméléon est métaphorique de ce qui se passe dans cette série de peintures, parce que c'est un animal qui s'adapte à l'environnement dans lequel il est. Il porte en lui à la fois l'intrusion et l'intégration dans le lieu. Comme chaque animal présent dans les peintures de Moquet, il fait « saillie » et disparaît picturalement en s'accordant à l'environnement plastique. Le grand oiseau de *Volière volage*, agit de même, il fragilise un état des lieux —celui de la peinture que pointe l'artiste?—, et fait « voler » en éclat les schèmes enracinés. Il fait s'éclabousser la peinture en effervescence devant le fantôme esquissé du *jeune peintre* assis, emprunté à Chardin. Tous ces animaux semblent agir comme autant de phénomènes castrateurs. Châtrer la peinture pour lui enlever son pouvoir afin de mieux s'en séparer et la (se) mettre à distance pour la voir plus lisible et intelligible. Créer un écart pour bousculer la planéité du tableau enserré dans ses références et les savoirs cultivés : couper le cordon. Dans ce même tableau, la jeune fille qui soulève sa robe, serait-elle un écho érotique et contemporain de la femme que l'on voit en arrière plan du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet ? Pour quelles raisons l'artiste convoquerait tous ces arrières plans de références, si ce n'est pour les disputer, les violenter, les pénétrer de l'archaïque animal qui est en nous, et pour bousculer —et régénérer—, son (notre) asphyxiante culture ? Cet état conflictuel fait questionner alors la séparation provoquée par l'association des deux châssis accolés. Il s'agit d'un faux diptyque plastique, mais d'un vrai diptyque sémantique. Cette ligne de fraction verticale est un insert visuel qui signale *également* une séparation qui est en jeu entre l'histoire référencée de la peinture et l'écriture d'une histoire de peinture personnelle. C'est la fraction signifiée de deux espaces temps, celui du savoir savant, et celui, psychique, de la création.

La série des P.R.É.D.E.L.L.E.S. est une succession de petits formats qui semblent toujours interroger la peinture. Contrairement aux prédelles historiques qui apportent un discours construit et détaillé, les prédelles de Moquet font s'entrechoquer les images, comme si un certain nombre de pages avaient été arrachées entre deux chapitres d'un livre. Chez Patrick Moquet, le sujet n'étant pas la narration, mais le « parler peinture », on peut proposer que ses P.R.É.D.E.L.L.E.S. doivent se lire « PRÈS D'ELLE » : elle, LA Peinture. Les animaux flirtent et se marient avec elle en y insérant un rapport de force, en s'y incluant, en se

diffusant, en participant à leur tour à l'unité de ce questionnement « qu'est-ce que peindre un tableau ? ».

Bernard Muntaner

Juillet 2010

Patrick Moquet, exposition « *La Peinture disease d'aventures* » à la Villa Tamaris, la Seyne-sur-Mer du 2 au 22 juin 2010.